

... Valérie D'Acromont, médecin spécialiste en médecine tropicale à la Policlinique Médicale Universitaire de Lausanne et au Swiss TPH à Bâle

«La résistance aux antibiotiques fait partie des plus grands fléaux qui nous menacent»

Daniel Lüthi

Texte et photos

danielluethi[at]gmx.ch

En cette saison où beaucoup fuient l'hiver et Noël pour le soleil des tropiques, elle reste chez elle. «Nous savourons en famille le froid et la neige du Valais, les moments au coin du feu, les chants et les danses.» Plus tard, elle rencontre des voyageurs qui reviennent malades. Dans les cliniques spécialisées de Lausanne et de Bâle où elle exerce sa profession de spécialiste en médecine tropicale en Suisse. Plusieurs fois par an, elle se rend elle aussi sous les tropiques, plus précisément en Afrique tropicale, où elle rêvait

déjà d'aller enfant et d'où viennent les maladies de ses patients.

Navette entre les mondes

«J'ai toujours été fascinée par ce continent», explique cette femme menue aux grands yeux vifs, «sa musique et ses danses, ses tissus et leurs couleurs m'attirent depuis mon enfance. Etre médecin en Afrique était mon rêve.» On s'aperçoit vite que Valérie D'Acromont ne tourne pas longtemps autour du



pot et concrétise résolument ses projets. L'Afrique est devenue sa seconde patrie, elle-même est devenue une sorte d'ambassadrice médicale entre les deux mondes. Ce qu'elle vit dans l'un des deux soutient et stimule son travail dans l'autre. Mais les «deux mondes» qui constituent son univers ne se limitent pas à «l'Afrique et l'Europe», ce sont aussi «Lausanne et Bâle», «la clinique et la recherche» ou «le travail de bureau et de terrain».

Son domaine principal est le diagnostic des maladies fébriles, ici et là-bas. «En Suisse, les médecins – et en particulier les généralistes – sont peu formés au diagnostic des maladies tropicales, et notamment de la malaria (ou paludisme). C'est pourquoi je tenais à leur fournir un outil pour les aider à soigner les patients qui reviennent de l'étranger avec de la fièvre.» Cet outil n'est autre qu'un site Web pratique, basé sur des travaux de recherche approfondis.*

Son objectif prioritaire est le diagnostic correct et le plus rapide possible de la malaria, où que l'on soit. Et donc un traitement adéquat. «Le paludisme est la maladie grave la plus fréquente en Afrique, il peut entraîner la mort en 48 heures. Même s'il recule globalement, il fait toujours plusieurs dizaines de milliers de victimes par an, rien qu'en Tanzanie.»

La lutte contre la malaria se joue essentiellement dans le domaine de la prévention. C'est la raison pour laquelle cette spécialiste en médecine tropicale juge particulièrement fâcheux que ses services soient peu reconnus par les caisses-maladie. «Nous avons parfois l'impression que la santé publique a peu de poids dans notre pays. Notre système de santé n'investit pas assez dans la prévention, ce qui est un scandale dans un pays riche comme la Suisse.»

Le Centre de vaccination et médecine des voyages de Lausanne, où les migrants, en plus des touristes, sont nombreux à venir chercher conseil, propose, outre des produits solaires haut de gamme et des préservatifs, également des sprays anti-moustiques et des moustiquaires – dont Valérie D'Acremont prépare justement quelques exemplaires pour son prochain voyage. «C'est la solution la plus simple et la plus efficace pour se protéger contre la malaria», dit-elle. «J'en emporte toujours quelques-unes que je laisse sur place, parce qu'il faut bien que mes collègues en Afrique se protègent eux aussi.»

Prudence avec les antibiotiques!

Mais la prévention parmi ses collègues signifie aussi tout autre chose: veiller à ce qu'ils ne prescrivent pas inutilement des médicaments, surtout des antibiotiques. «Aujourd'hui, la malaria ne représente qu'un dixième environ des causes de fièvres dans les zones urbaines de Tanzanie. La fièvre est généralement due à une infection des voies respiratoires, comme une pneumonie, parfois à une affection gastro-intestinale. Et parfois tout simplement à une grippe. Trop souvent, que ce soit en Suisse ou en Afrique, les médecins administrent immédiatement des antibiotiques en cas de fièvre. C'est lié à leur peur de rater



Valérie D'Acremont

Dr Valérie D'Acremont est née en 1971 à Nantes, en France. A l'âge de neuf ans, elle a déménagé en Suisse avec sa famille. Elle a étudié la médecine à Lausanne et passé son examen d'Etat en 1995, puis effectué deux ans de formation clinique à l'hôpital St-Loup (VD), avant d'obtenir un diplôme de médecine tropicale à la London School of Hygiene & Tropical Medicine en 1998. La même année, elle a commencé à exercer à la Policlinique Médicale Universitaire et au CHUV à Lausanne et au Swiss TPH, anciennement Institut tropical suisse, à Bâle. A Lausanne, son travail au Centre de vaccination et médecine des voyages est surtout clinique, à Bâle, il porte essentiellement sur la recherche. De 2011 à l'été dernier, elle a en outre travaillé comme consultante à l'OMS à Genève. En 2006, elle a obtenu un Master in International Health et le titre de spécialiste en infectiologie à Bâle. De 2006 à 2009, elle a vécu et travaillé à Dar es-Salaam, sur la côte est de la Tanzanie, où elle a également décroché son PhD en épidémiologie et sa spécialisation en médecine tropicale et où elle retourne régulièrement. Valérie D'Acremont est mariée et le couple vit avec ses six enfants âgés de 7 à 24 ans à Lausanne.

une éventuelle infection bactérienne et c'est une catastrophe.»

Quand elle parle ainsi, la femme menue semble avoir mangé du lion: «Un médicament inutile nuit. Le plus souvent, il ne nuit qu'à la personne qui le prend. Mais celui qui prescrit ou prend des antibiotiques sans raison valable, sans réfléchir, nuit pour ainsi dire à

* www.fevertravel.ch

l'humanité tout entière. Les résistances augmentent dramatiquement à l'échelle planétaire, nous sommes en train de perdre nos dernières armes contre les infections – la résistance aux antibiotiques fait partie des plus grands fléaux qui nous menacent!»

L'engagement sociopolitique de Valérie D'Acremont devient ici évident: «Nous sommes une société de consommation et nous consommons aussi des médicaments sans réfléchir. En Suisse, l'Etat est suffisamment puissant pour réglementer entre autres l'utilisation des antibiotiques. Mais dans les pays où l'Etat ne joue pas son rôle, le dérapage est complet. A Dar es Salaam, quand on tousse un peu, on prend un antibiotique, généralement trop bon marché car produit en Chine. On les avale comme des bonbons. Et, je le répète, c'est une catastrophe.»

Valérie D'Acremont intervient au niveau de la prévention. Elle s'est par exemple fortement investie pour l'introduction d'un diagnostic rapide de la malaria à l'échelle mondiale. «Il est comparable à un test de grossesse, à la portée de tous. Il est simple, bon marché – et fiable. Il a pourtant rencontré une opposition massive, surtout chez les «dinosaurés» de la discipline. Il y a parfois eu de véritables batailles rangées de spécialistes entre les partisans du test rapide et les traditionalistes qui ont appris, au cours de leurs longues études, à rechercher les parasites au microscope et ne voulaient pas en démordre. Il s'agissait de changer complètement les mentalités, en Afrique aussi. Sans oublier que les tests conventionnels sont souvent plus lucratifs pour les laboratoires»

«Nous consommons aussi des médicaments sans réfléchir.»

Sur mandat de l'OMS, D'Acremont a rédigé en collaboration avec 15 institutions réparties dans le monde un manuel à l'attention des autorités sanitaires de tous les pays. «A certains moments, j'avais l'impression d'être dans la gueule du loup», explique-t-elle. «Ce qui m'a aidée, c'est de toujours revenir à ce que j'avais observé en travaillant sur le terrain et sur les faits scientifiques.» Mais ceux-ci n'apportent que rarement des réponses tranchées. «Nous travaillons avec des probabilités d'avoir une maladie en s'appuyant sur des algorithmes décisionnels, la certitude absolue n'existant pas en médecine. Il s'agit plutôt de gérer au mieux l'incertitude.»

Les enfants – ici et là-bas

Ce qui l'a soutenue et la soutient encore dans son travail parfois difficile, c'est son énergie. «Mon moteur n'est pas l'ambition, mais la passion et la curiosité», explique Valérie D'Acremont, «ainsi que ma ferme intention de contribuer à faire baisser le taux de mortalité, notamment infantile, en Afrique. C'est si injuste – surtout chez des enfants!»

Elle se sent d'autant plus concernée qu'elle a elle-même des enfants en Suisse. Avec son mari, qui travaille en tant que médecin-chef dans la même spécialité et au même endroit qu'elle, ils en ont six, en partie adultes aujourd'hui. «Ils sont très autonomes, nos nombreux voyages leur ont appris à se débrouiller et se prendre en charge. Ils se font à manger, prennent seuls l'avion pour rejoindre leur père en Colombie et s'en sortent bien même en notre absence. Nous essayons cependant de rester très présents éducativement et émotionnellement en tant que parents.»

Une grande aventure familiale est prévue pour 2015: un tour du monde à la voile d'un an – «disons plutôt un demi-tour du monde, on ne pourra sans doute pas faire plus en une année.» Pour Valérie D'Acremont, c'est un retour aux sources, puisqu'elle a grandi en Bretagne: «La mer fait partie de la famille.»

Ce périple a aussi un caractère symbolique et doit entre autres s'inscrire dans une démarche écologique. La famille souhaite faire l'expérience d'un long voyage commun, uniquement à la force du vent, en consommant peu. «L'écologie, c'est le retour à la simplicité – recycler, réparer, moins gaspiller. Il en va souvent de même en médecine: utiliser la médecine la plus naturelle, c'est dans la plupart des cas ne rien administrer.»

Mais il reste à faire avant de larguer les amarres: Valérie D'Acremont est déjà en train de développer de nouveaux outils de diagnostic axés sur les biomarqueurs sanguins; des algorithmes préprogrammés doivent permettre une meilleure utilisation du smartphone. En parallèle, elle assiste à des congrès internationaux et fait la navette entre Lausanne et Bâle, l'Europe et l'Afrique, la clinique et la recherche, le travail de bureau et de terrain, la vie professionnelle et familiale.

Comment parvient-elle à tout concilier? Grâce à une bonne organisation, apparemment. Et: «Je fais le plein d'énergie à mon cours de danse trois fois par semaine environ et parfois le week-end.»

Tout cela tient dans ces sept fois 24 heures.

La prochaine «Rencontre avec...»

A la fin de la chaque mois, le Bulletin des médecins suisses fait le portrait d'une personnalité qui s'engage dans le système de santé. En janvier Daniel Lüthi présentera sa rencontre avec Zheng Chen, médecin chinois MCT, spécialisée en acupuncture.